

livresques. Dans ces temps sans télévision, il y avait moins d'images et plus d'imagination. On apprenait la basoche avec Villon, les passions avec Racine, l'argent avec Balzac, la beauté de la nature avec Ronsard et Colette. A y repenser, on se dit aujourd'hui que le prisme de la chose écrite n'était pas inférieur, pour restituer et apprendre les réalités de la vie, à ce qui est de nos jours le réalisme de l'image télévisée. Mais on se dit aussi qu'il était supérieur pour fixer l'attention et édifier, dans les mystères de l'esprit, une mémoire, un jugement, bref une culture.

Deux réponses, pour conclure, aux questions courantes des anciens élèves quand ils se remémorent leur enfance. La première, c'est : auriez-vous deviné ce que sont devenus vos camarades ? Réponse : non, bien sûr ! Mais avec quelques nuances. Je n'aurais pas deviné, en une période de rutabagas, que mon camarade Henri Gaudichon, devenu Henri Gault (de Gault-Millau), excellerait dans la critique gastronomique. Ni que le vif argent qu'était Villemejeane deviendrait le président d'Imetal. Mais j'aurais pu deviner que mon ami Claude Janssen, que nous surnommions déjà le "Président", deviendrait après l'X, un président de banque. Quand j'entendais Jean-François Lemaire enchanteur notre professeur d'histoire, M Paul, dans la querelle du Schleswig-Holstein, je n'eus pas deviné qu'il devint médecin, je le voyais historien. Eh bien, il est devenu les deux : un historien de la médecine. Par contre, je n'ai pas douté que mon ami Pierre Vidal Naquet deviendrait un de nos très grands universitaires. Mais si nous connaissions les dons de Philippe Chatrier en tennis, qui en firent un joueur de Coupe Davis, je ne l'eus pas imaginé en magnifique rénovateur de Roland Garros et en Président respecté de la Fédération internationale de tennis.

Seconde question : à quel présent reçu dans ce lycée va, quarante ans plus tard, votre plus grande gratitude ? C'est, sans conteste, d'y avoir appris l'admiration. Notre temps d'aujourd'hui est plutôt celui de la critique, de la dérision ou du dénigrement. Notre jeunesse, elle, aspirait à admirer. Des professeurs comme Planché, Gourdon, Blaisot nous maintenaient dans un état renouvelé et fervent d'admiration pour la beauté, le talent, le caractère. L'admiration ne détruit pas l'esprit critique. Elle en corrige les aigreurs. Surtout, elle rend heureux, et dilate de joie précieuse maints instants de vie.

Grâce aux obligations de mon métier de journaliste, ma chance aura été de passer ma vie à reconstituer auprès de moi un éternel lycée, dans un journal où l'on ne sait plus très bien qui sont les professeurs et qui sont les disciples. L'éditorialiste que je suis remet, chaque semaine, et sans savoir si j'aurai la moyenne, une hebdomadaire composition française. C'est, disait Maurois, "un examen sans programme dont les correcteurs sont partout et le diplôme nulle part"...

Voici pourquoi, Monsieur le Président, Monsieur le Proviseur, vous avez devant vous, à maints égards, un vieil élève prolongé. Il n'attend de vous qu'une indulgence égale à sa reconnaissance.

ONT ASSISTE AU DINER

MM. et Mmes Guy, Philippe et Pierre Badina, Roger Boudinet, Roger Capron, Jean-Pierre Chavatte, Marcal Dormoy, Jacques Grossetête, Bernard Hennerick, Claude et Jean-Luc Imbert, Eric, Jean, Marc et Patrick Jourdain, Michel Lacau-Saint-Gully, Jean-François Lemaire, Bernard Majou, Michel Patrouilleau, Jean Tardieu et notre doyen, Albert Thésis.

Mmes Descubes, Lanoë et Anne-Laure Pigeau-Tardieu, Mlles Paule-Valérie Bacchiéri et Gaëlle Jourdain.

MM. Jean Alexandre, François Bernard, Stéphane Bern, Michel et Laurent Bibard, Michel Bongrand, François Callot, Robert Castille, Jean-Marie Charton, Maurice Delattre, Jean-Guy Demois, Philippe Dormoy, Henri Quirend, Jean-Pierre Esquirol, James Fairbank, Pierre Faïntuch, Jacques Fusil, Benoît et François-Xavier Hemmerick, Jean-Claude et Roland Hesse, Alexandre Leresche, Pierre Lipmann, Robert Manuel, Olivier Mathieu, Jean Maurel, Jean-Marie Mauré, Jacques et Laurent Milliot, Jacques Marin, Roland Sadoun, Denis et Philippe de Souza, et Alexandre Tomadakis.

COTISATION ANNUELLE : 125 FRANCS  
ETUDIANTS : 50 FRANCS  
ELEVES : 30 FRANCS  
chèques à l'ordre de l'association

ASSOCIATION AMICALE DES  
**ANCIENS ELEVES DU LYCÉE CARNOT**  
FONDEE EN 1898 . RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE  
145, BOULEVARD MALESHERBES, 75017 PARIS



# DANS LE HALL

DECEMBRE 1992 N°8  
BULLETIN QUADRIMESTRIEL DE  
L'ASSOCIATION AMICALE DES

## ANCIENS ELEVES DU LYCÉE CARNOT

*Nous étions plus de quatre-vingts au dîner du 4 décembre. Nos camarades qui n'ont pu y assister trouveront dans ce bulletin le texte de la brillante, et par moments émouvante, allocution de Claude Imbert.*

*Personne n'avait encore, il me semble, parlé de Carnot comme il a su le faire. Les souvenirs qu'il a évoqués donnaient un relief nouveau à nos propres souvenirs et le réfectoire du lycée était devenu, le temps d'une soirée, une oasis pour l'amitié.*

*Hubadine*



MM. Roland Sadoun, Claude Imbert, le Proviseur, Tomadakis (caché) et M. Majou



## ALLOCUTION DE CLAUDE IMBERT

Mesdames, Messieurs,

Un jour que Sacha Guitry avait ce redoutable honneur de présider un banquet d'anciens élèves, il délivra à ses auditeurs le petit impromptu suivant :

" Voyez, Messieurs, l'injustice du sort :  
Le lycéen parfait  
Celui qui n'a fait  
Qu'un seul collège dans sa vie,  
On le convie  
Au banquet des Anciens élèves du lycée,  
Où sa jeunesse s'est passée,  
Mais  
Ca ne lui fait jamais  
Qu'un seul repas par an.  
Un seul, hélas, parce qu'il n'a fait  
qu'un seul lycée.  
Tandis que moi, - poursuit Sacha Guitry - ,  
que de partout on a chassé,  
Exemple détestable et terreur des parents,  
Moi, j'ai douze repas par an... "

Eh bien, Mesdames, Messieurs, autant le confesser d'emblée, je suis, au contraire de Sacha Guitry, l'ancien élève d'un seul repas, celui-ci, et le lycéen d'un seul lycée, celui-ci. J'y ai passé douze ans, douze années délicieuses. De ses conseils de discipline, je n'ai reçu ni avertissement ni blâme. Pour aggraver mon cas, si je cherche qui je dois remercier pour m'avoir donné le peu de plume qui me fait vivre, c'est ce lycée qui me vient spontanément à l'esprit.

Vous me direz que les rencontres d'anciens élèves inclinent aux indulgences de la nostalgie et que la mémoire enjolive les souvenirs d'enfance. Mais je ne crois pas enjoliver lorsque je me remémore ce qu'était alors l'enseignement d'une maison comme celle-ci.

Nous savons qu'en un demi-siècle la révolution de notre société aura aboli, pour de bonnes et de mauvaises raisons, cette sorte d'enseignement qui nous paraît si élitaire, si lointain, si ancien, on dirait presque si antique. Nous savons qu'il était d'un autre temps, d'un autre monde qui s'abolit sous nos yeux, mais cela ne nous empêche pas de nous féliciter d'en avoir joui. Beaucoup d'entre nous pourraient parodier Talleyrand : "Ceux qui n'ont pas connu cet enseignement-là ne savent pas ce qu'était le bonheur d'être élève".

Et pourtant, - pourtant ! - c'est pendant la guerre que j'aurai le plus traîné mes pas sous cette verrière. Vous me direz alors qu'il faut l'euphorique inconscience de l'enfance pour évoquer avec des lunettes si roses des années si noires. Oui et non ! Car l'euphorique inconscience de l'enfance, elle fut la mienne avant la guerre, entre six et neuf ans, lorsque la robuste Mme Pucheu ou la diaphane Mlle Gourmelon nous apprenaient à fréquenter les féroces participes, les sévères compléments directs ou indirects d'objet, les capricieuses subordonnées, et même, celui que Valéry nommait "ce malheureux vieillard, abandonné de tous, le "très noble et très infortuné imparfait du subjonctif".

Mais, en 1940, j'avais dix ans, et la guerre vint ! J'ai commencé de l'apprendre avec le latin. Et aussi enfantins que nous fussions encore, elle s'installait de gré ou de force dans nos vies, et elle ne se laissait pas ignorer. Je le sais bien ! Mais j'oserais dire que, pour ses élèves du moins, le lycée, c'était la paix dans la guerre, le domaine préservé de la paix de l'esprit dans les désordres du temps. Beaucoup de nos professeurs y exerçaient leur mission avec d'autant plus de zèle qu'ils voulaient protéger nos jeunes cervelles des misères de l'époque. Et parfois même les armer en leur inculquant les vertus d'une tradition de l'esprit résistante à l'adversité.

La guerre, elle nous attendait dans les drames individuels qui atteignaient nos familles et qui se chuchotaient. On l'entendait dans le piétinement des semelles de bois qui résonnaient sur les galeries, dans la distribution des biscuits de caséine. On la voyait dans le bleu de la défense passive, qui baignait, le soir tombant, les classes et les couloirs. On la devinait dans l'éclipse de certains enfants qui disparaissaient soudain pour des séjours imprévus en zone libre. On la voyait à l'étoile jaune de quelques uns de nos camarades, et nos parents, parfois nos professeurs, nous expliquaient de quelle compassion nous devions les entourer.

Mais dans les classes la pesanteur poisseuse du climat de l'époque n'entraît pas. Ceux qui avaient l'oreille fine pouvaient retrouver, je m'en souviens, chez tel de nos professeurs de grec les débats du temps, dans la controverse qui opposait Eschine à Démosthène sur le point de savoir s'il fallait que l'Athènes antique résistât ou collaborât avec la Macédoine. Par quelques amitiés plus auda-

cieuses, il parvenait jusqu'à nous et très secrètement des bribes de littérature clandestine, littérature dangereuse qui ne circulait qu'entre mains réputées sûres. Mais j'ai pu détenir pour mes quatorze ans les poèmes clandestins d'Aragon et d'Eluard, édités sur de mauvais papiers chiffonnés.

Il y avait évidemment les alertes, assez nombreuses, qui nous conduisaient dans les caves du lycée. Là, en classe de l'Ilème, M. Gourdon, nous lisait "La vie des hommes illustres" de Plutarque, comme on l'eût fait sous la Terreur ou le Directoire. La fronde des élèves des classes d'allemand était de décoller à la vapeur les caches de papier qui recouvraient, dans nos manuels, les poèmes des auteurs juifs interdits par une censure imbécile.

En dépit de mille contraintes de transports, et parfois de couvre-feu, nous n'étions pas confinés. Le football nous conduisait tous les jeudis sous la houlette de M. Vassard vers les terrains du stade de Colombes d'où nous ramenions souvent des éclats d'obus de DCA. Et puis il y avait la Sonalyca, - la Société des naturalistes du Lycée Carnot - qui nous faisait prendre l'air, du prétexte de rechercher quelques coléoptères, des champs et bois de Garches ou de Marly. Chaque semaine, un grand panneau peint, affiché dans le hall et représentant un insecte, fixait le programme. Chaque semaine, l'affiche changeait mais c'était le même adolescent qui peignait ces élytres et ces corsets d'insectes : il s'appelait Bernard Buffet !

Nous faisons une grande consommation de théâtre classique et nous connaissions par coeur de longues tirades, mais nos professeurs n'avaient pas attendu Jack Lang pour aérer le classique par le contemporain : nous devions disserter sur le film "L'éternel retour" quand le programme nous présentait Tristan et Yseult ; nous allions voir dans "Les Mouches" ce que Sartre avait fait de l'Orestie, et à l'Atelier ce qu'Anouilh avait fait d'Antigone. Nous allions entendre "La reine morte" de Montherlant et "Le soulier de satin" de Claudel et là, si je puis dire, dans ce soulier-là, nous perdions un peu pied. Mais le merveilleux M. Gourdon nous donnait la main. Ceux qui pratiquaient la musique se réunissaient dans le petit orchestre du lycée où j'aurai joué du violon avec Pierre Michel Leconte, devenu chef d'orchestre, et Alain Poinot devenu flûtiste.

Mais il est vrai que nos ferveurs étaient surtout